Jean Dutourd

Portraits de femmes

Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PORTRAITS DE FEMMES

Extrait de la publication

Jean DUTOURD
de l'Académie française

Portraits de femmes

Flammarion

Extrait de la publication

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1991
ISBN 9782081311411

À mon fils Frédéric

Extrait de la publication

L'élection de Remi Chapotot à l'Académie française se fit simplement, convenablement et, de sa part, sans transports exagérés. Du reste, il avait bon espoir, n'ayant rencontré, au cours de ses visites académiques, que des gens plutôt disposés à voter pour lui que contre lui, et de qui il s'était fait bien voir, car il les avait entretenus d'eux-mêmes, de leur œuvre, de l'admiration qu'il leur portait depuis sa jeunesse, et non point de lui, erreur dans laquelle tombent tant de candidats, soit à cause de leur vanité, soit parce qu'ils s'imaginent qu'il faut « se faire connaître », comme si les Immortels qui condescendent à les recevoir avaient la moindre curiosité à leur endroit. Deux considérations auraient pu lui faire du tort : ses idées de gauche (ou sa « sensibilité politique », comme disent euphémiquement les journaux) et le succès de ses ouvrages, mais il sut très bien minimiser celui-ci ; quant à la sensibilité politique, elle était si vague, si floue, tout au moins dans ce qu'on en distinguait, que ses examinateurs, qui n'avaient pas lu

une ligne de lui, le trouvèrent surtout de bonne compagnie, traduisant de cette manière honorable la charmante impression de médiocrité qu'il leur donnait. Chapotot était de ces hommes que l'on a envie d'obliger, que l'on a plaisir à pousser, à qui il est agréable de rendre service, qui ne voient jamais de grands obstacles sur leur chemin, avec qui le monde, si plein d'aspérités, si parcimonieux, si rétif pour tant d'individus de mérite, est d'une patience et d'une bonne volonté inlassables. Bref, il fut élu à l'Académie dès qu'il apparut ; il avait cinquante-quatre ans, ce qui est jeune et ne laissa pas d'être remarqué. Pour lui, ce qui l'étonna le plus, ce fut que son nouvel état changea sa personnalité, non qu'il se sentît modifié en quelque façon, ni différent de ce qu'il était quinze jours plus tôt, mais il ne pouvait pas faire autrement que de constater que le monde extérieur le regardait à présent avec d'autres yeux, qu'il tenait davantage de place dans la société, qu'on avait pour lui des égards inédits ; il lui fallut plusieurs mois pour s'y habituer et oser revendiquer les privilèges attachés à sa dignité par le Protocole, tels que places d'honneur, préséance sur les ambassadeurs, etc. Les petites gens sont affligées d'une délicatesse et d'un sens du ridicule qui les paralysent lorsqu'elles doivent défendre ou affirmer leurs droits. Elles seraient au désespoir que l'on crût qu'elles attachent de l'importance à des bagatelles mondaines. Avoir joué pendant trente ans un rôle subalterne vous marque forcément un homme, et c'est une niaiserie de dire que pour commander il faut d'abord savoir obéir : quand on a trop

Extrait de la publication

longtemps obéi, on ne sait plus rien faire d'autre. Jusqu'à son entrée à l'Académie, Chapotot n'avait jamais commandé à personne ; il n'avait même pas commandé à sa vie, qui s'était faite toute seule, par une suite de hasards heureux, sans qu'il eût eu à intervenir expressément. Deux fois seulement il avait pris des initiatives : à vingt-quatre ans, quand il s'était dit : « Tiens, si j'écrivais un livre ? » et que, contre toute attente, il l'avait écrit, puis à cinquante-quatre, quand il s'était dit : « Tiens, si je me présentais à l'Académie ? » À la vérité, cette seconde démarche demanda moins d'énergie que la première ; certaines personnes influentes s'y intéressèrent, qui ne furent pas des alliés négligeables, et qui se donnèrent pour lui plus de mouvement qu'elles ne s'en fussent donné pour quelqu'un de plus brillant ; sans parler de Mme Chapotot, sa femme, qui eût été jusqu'à faire les visites à sa place, tant elle désirait que l'entreprise réussît. Il convient, pour être complet, de mentionner une troisième occasion où il prit une décision importante, mais celle-ci ne fut pas très heureuse : lorsqu'il publia son premier ouvrage, il se refusa à chercher un pseudonyme dans le genre noble ou à consonance étrangère et conserva, pour le signer, le nom de Remi Chapotot ; il désirait rendre célèbres ces syllabes ridicules, par une espèce de patriotisme familial qu'il était assez singulier qu'il éprouvât, vu qu'il n'aimait pas particulièrement ses parents et n'avait pas de motifs de s'enorgueillir de sa filiation. Mais quelle revanche sur son enfance miteuse, sur sa jeunesse étriquée si, un jour, il faisait

Extrait de la publication

entrer « Chapotot » dans le *Petit Larousse* ! Wagner ne signifie rien d'autre que « charron », cela n'a pas empêché celui qui s'appelait ainsi de devenir glorieux au point d'ôter à son nom toute connotation vulgaire, de le transfigurer, d'en faire le synonyme de musique, ni que l'on construisît dessus l'adjectif wagnérien qui signifie poétique, puissant, mélodieux, exaltant, tragique, qui évoque la vieille et profonde Allemagne. Dirait-on un jour, de même, « chapotien » ou « chapotesque » ? Plus tard, après que Chapotot fut effectivement un nom connu, il se reprocha souvent sa lubie de jeune homme, qui n'était pas de l'orgueil, comme il s'était plu longtemps à le croire, mais de la fierté mal placée de petit-bourgeois ; son confrère Farigoule avait été plus avisé en se baptisant Jules Romains. Imagine-t-on *Les Hommes de bonne volonté* et *Knock* de Louis Farigoule ? Jules Romains, au contraire, c'est très joli, cela évoque la Renaissance et la peinture italienne. Avec un nom pareil, on ajoute de la poésie, du mystère à la personnalité ; mieux encore, on est déjà à moitié entré dans les mémoires. Pour imposer Chapotot, il faut dix fois plus d'efforts et de talent ; on est acculé au génie.

De tous les événements de son existence, celui que Remi avait sans doute le moins voulu était son mariage. Il avait épousé à quarante-sept ans une de ses lectrices, qui lui adressait de longues lettres ferventes auxquelles il répondait avec du retard afin que la demoiselle ne se fît pas d'illusions. Elle s'en faisait néanmoins, et « monta » un beau jour de Bordeaux

« sur » Paris. Chapotot, qui l'imaginait sous les traits d'Andrée Hacquebaut, l'héroïne bas-bleu de Montherlant, eut une surprise heureuse : c'était une belle jeune femme, qui avait dans ses manières l'application, le sérieux de la province et la légèreté d'esprit parisienne. Elle s'appelait Jacqueline Lataste, dite Jacky. Il fut si étonné qu'il l'invita à dîner dès leur première entrevue, en songeant qu'il serait romanesque d'avoir une aventure avec cette séduisante admiratrice. Sans conséquence aussi, puisque la demoiselle retournerait sous peu dans le chef-lieu de la Gironde. Il se représenta une liaison amusante et agréable : Jacky venant à Paris deux fois par an ; lui allant à Bordeaux vers le mois de mai pour une séance de signatures à la librairie Mollat ; et le reste du temps le commerce épistolaire. Peut-on rêver meilleur arrangement ? Le pauvre homme ne pensait pas qu'il avait été, comme dit Balzac, « couché en joue », et que l'intention de Jacky était de se faire épouser par l'illustre Chapotot, afin de vivre dans la capitale auprès d'une grande figure du roman contemporain. Et comment l'eût-il pensé ? Ce genre de calcul est aussi éloigné des idées actuelles que le duel judiciaire ou le culte d'Isis ; outre cela Chapotot était de ces gens qui croient au progrès, à l'amélioration des hommes, à l'adoucissement des mœurs, qui ont la certitude que leur époque est meilleure que les époques précédentes, plus civilisée, plus rationnelle ; il n'avait pas le soupçon qu'une jeune fille ou une jeune femme de la seconde moitié du XXe siècle pût se conduire comme en 1830 ou en 1880. C'est

cependant ce qui arriva et qui le déconcerta tellement qu'il ne sut quelles parades y opposer. Il était aussi peu fourni d'instinct que de caractère, en quoi il n'était pas très différent de la plupart des hommes.

Pourtant, il aurait dû être plus armé qu'un autre contre une entreprise comme celle de Mlle Lataste. Dans ses ouvrages, en particulier ses romans, il décrivait peu, et non sans répugnance, ce monde moderne dont il avait, dans la vie, si facilement adopté les nouveautés, et cette société dont il voyait bien qu'elle s'était métamorphosée aux alentours de 1960. Ses idées, ses personnages, les sentiments qu'il analysait avaient cent ans de retard, comme si rien ne s'était modifié depuis Zola. Du reste, il ambitionnait d'être le Zola de notre temps, d'en laisser le tableau en trente volumes qui eussent « enfoncé » (vocabulaire flaubertien) *Les Rougon-Macquart*. La difficulté était qu'il n'avait pas trouvé de truc pour relier les romans entre eux. « Histoire d'une famille » était éculé : tout le monde entre les deux guerres, et même après, avait fait cela. Farigoule, avec ses « *H.B.V.* », avait raté la Comédie humaine du XXe siècle. Lui, Chapotot, réussirait-il ses *Rougon-Macquart* ? D'un bouquin à l'autre, il racontait des histoires d'aujourd'hui vécues par des contemporains de Jules Grévy. Cela plaisait au public, qui voyait peut-être là une raison de croire que notre époque était moins vulgaire qu'il n'y paraissait, puisque des individus aussi distingués que les créatures chapotiennes pouvaient encore s'y épanouir. Il essayait bien de faire revenir dans *Les Chaisières* telle vieille demoiselle ou tel curé qu'il

Extrait de la publication

avait campés déjà dans *Achetez la Patrie !* (histoire d'un quotidien parisien), mais cela avait quelque chose de forcé, d'artificiel, qui finissait par l'ennuyer lui-même. En revanche, il se sentait tout à fait à l'aise, pour ne pas dire en famille, avec son assortiment de bourgeois arrogants, de grévistes obstinés, frères des ouvriers de *Germinal*, d'aristocrates décadents, de saints prêtres, de farouches pucelles, d'épouses adultères cruellement châtiées par le mépris de leur mari, de jeunes gens qui tournaient mal ou bien, d'alcooliques mondains, d'artistes peintres vivant dans des galetas, de politiciens compromis dans des scandales. Qu'on ne croie pas qu'il entrât là le moindre calcul mercantile : Chapotot était convaincu qu'ayant la caution de Zola il peignait une réalité permanente, une vérité de l'homme plus durable que celle des écrivains qui tâchaient de reproduire ce que l'on pouvait observer en 1970 ou en 1980. Il les considérait comme des gens peu sérieux, des sortes de chansonniers, qui ont le chic pour épingler les ridicules du moment, mais qui ne « resteront » pas ; lui, il travaillait « en pleine pâte », il ne s'intéressait qu'à l'humanité éternelle. Il éprouvait de la répugnance à introduire dans ses récits des choses de maintenant, automobiles, avions, lumière électrique, magnétoscopes, ordinateurs. Il lui semblait qu'elles déparaient, qu'elles faisaient tache, qu'elles étaient presque anachroniques ; mais il fallait bien les mentionner : on ne pouvait pas faire circuler les gigolos de 1970 dans des tilburys ni éclairer les femmes rêveuses avec des lampes à pétrole.

Extrait de la publication

Il est singulier que Chapotot n'ait pas reconnu en Jacky Lataste, au premier regard, une de ses héroïnes. Des jeunes personnes dans son genre, réservées, charmantes, pures, « aux beaux cheveux bruns flottant sur un cou gracile » ou « réunis en un chignon très strict », dotées d'un « sourire ambigu » et d'une taille qui ne pouvait qu'être « flexible », il y en avait plus d'une dans son œuvre ; plus étonnant encore, elles ne manquaient jamais de se marier avec le garçon qu'elles avaient choisi, une des idées maîtresses de Chapotot étant que les femmes font ce qu'elles veulent des hommes ; si telle oie blanche jette son dévolu sur un « gros brasseur d'affaires », par exemple, ou sur un « brillant polytechnicien en pleine ascension », le pauvre type n'a pas une chance d'échapper au mariage. Cette situation se retrouvait, à peu près identique, dans *Le Mur mitoyen* (quatre-vingt mille exemplaires), dans *La Reine des prés* (quatre-vingt-quinze mille), dans *Vous vous croyez drôle ?* (soixante-dix-sept mille) et dans *La Planète Argent* (roman stigmatisant les riches, cent dix mille, huit traductions). Tout homme est le prophète de son destin, mais il ne le sait pas. Quatre fois, pour le moins, Chapotot, sous des fictions diverses, avait prédit son propre mariage ; jamais l'idée ne l'avait effleuré qu'une pareille aventure pourrait lui échoir. Ce qu'il y avait dans ses livres, c'était ses rêveries, son « univers romanesque », comme disaient flatteusement les critiques lorsqu'ils parlaient de lui. Rien de commun avec l'ennuyeuse réalité. La vie et la littérature, pour la plupart des gens, forment deux mondes différents, sans rapport

l'un avec l'autre, d'où l'expression : « C'est du roman » pour qualifier quelque chose d'invraisemblable. En ce sens, on peut dire que Chapotot « faisait du roman » dès qu'il prenait la plume ; il plongeait dans une espèce de rêve démodé et puéril où, il faut le reconnaître, on ne s'ennuyait pas, car n'ayant guère d'imagination il avait beaucoup d'invention, c'est-à-dire que s'il était mal doué pour éclairer les ténèbres psychologiques, apercevoir les nuances des êtres, et même pour donner à ses dialogues (qui étaient nombreux) la moindre touche de naturel, il avait une grande facilité pour bâtir des intrigues, trouver des péripéties, organiser des retournements et des coups de théâtre. Dans chacun de ses livres, y compris les essais, il y avait un côté roman d'aventures qui était la clef de ses succès. Comment un écrivain qui tire tout de sa fantaisie sans regarder le monde qui l'entoure ni méditer sur lui pourrait-il deviner que le monde, justement, va lui jouer le mauvais tour de réaliser ce qui lui a traversé la cervelle ? Chapotot ignorait la théorie de Wilde selon laquelle la vie imite l'art ou, s'il l'avait connue jadis, il ne l'avait prise que pour un de ces paradoxes dont le cher Oscar était prodigue et qui, en fait, ne signifiait pas grand-chose. En quoi l'on voit sa légèreté : il ne faut jamais négliger les avertissements des grands hommes, même s'ils paraissent, quand on les entend, saugrenus. Le saugrenu est une des formes que prend le plus volontiers la profondeur, et les pythies, dans la Grèce antique, ne s'exprimaient pas autrement, sur leurs trépieds. Quoique Mlle Jacky Lataste, sous des

Extrait de la publication

noms différents, figurât dans quatre romans de Chapotot, il ne la reconnut pas. C'est d'autant plus remarquable qu'elle réunissait à peu près tous les éléments des quatre héroïnes, jusqu'à la taille, jusqu'aux mains « diaphanes », jusqu'aux « attaches fines », jusqu'à la forme du nez, jusqu'aux « grands yeux couleur noisette ». Ces yeux couleur noisette étaient, dirait-on de nos jours, un des fantasmes chapotesques. Lorsqu'il voulait décrire un regard pensif ou un clin d'œil mutin, la couleur noisette s'imposait, sans que l'auteur sût au juste en quoi elle consistait, s'il s'agissait de noisettes fraîches dans leur gangue verte ou de noisettes sèches tirant sur le marron. Les yeux de Jacky avaient cette teinte marron clair, qu'il ne reconnut pas plus que le reste. Quand on « couche en joue » un gibier, cela ne signifie pas qu'on ne l'aime pas. Mlle Lataste voulait épouser Chapotot, mais elle était également amoureuse de lui, et d'un amour doublement solide : elle avait commencé par aimer son esprit en lisant ses livres ; elle l'aima physiquement lorsqu'elle le rencontra. Elle ne s'était pas imaginé qu'il était « aussi bien ». Chapotot était en effet de ces hommes qui gagnent à vieillir. À quarante-cinq ans, il était beaucoup plus aimable qu'à vingt, ne serait-ce que parce qu'il avait appris à s'habiller et que la fréquentation des gens du monde lui avait inculqué ce qu'on appelle de l'usage. Jacky Lataste fut charmée par sa politesse et son odeur d'eau de toilette. Elle remarqua aussi ses chaussures qui avaient un air démodé qui indiquait qu'elles venaient de chez un bottier de luxe. On a dit

qu'elle était une jeune fille d'autrefois. Pas au point, cependant, d'avoir conservé sa vertu intacte, ni de faire trop de chichis lorsqu'un homme lui plaisait. À l'issue du dîner auquel l'irrésistible Chapotot la convia, elle se donna à lui en toute simplicité, ce qui l'attacha plus qu'une résistance, même de principe, encore que cette première étreinte fût assez décevante, de son fait à lui, qui était ému. Mais Mlle Lataste n'y fit pas attention. Elle se déclara extrêmement « heureuse », et l'était réellement. Coucher avec un homme célèbre compense bien des choses. Chapotot passa trois jours très gais avec cette conquête, auprès de laquelle il se racheta après que son émotion fut passée, et ce n'est pas sans regret qu'il la conduisit à la gare d'Austerlitz où elle avait sa place retenue dans le Drapeau, nom que portait alors le train de Bordeaux.

L'univers chapotien était régi par quelques lois que son démiurge avait établies une fois pour toutes et qui lui paraissaient aussi incontestables que celles qui régissaient la nature elle-même. Chapotot considérait la psychologie comme de la chimie : lorsqu'on mettait en contact deux corps donnés, on obtenait tantôt un précipité, tantôt une réaction. Cette conception des rapports humains le satisfaisait de deux façons : d'abord parce qu'elle lui fournissait une clef pour entrer dans l'âme de ses personnages, ensuite parce que, sans qu'il sût bien comment cela se produisait, les réactions chimiques et les précipités dont il était gratifié avaient toujours la couleur de la morale. Par exemple, qui enchaînait inexorablement les messieurs

sinon les demoiselles inaccessibles, « tenant la dragée haute » à leurs soupirants et n'accordant leurs faveurs qu'après de longs travaux ? Chapotot était aussi convaincu par de tels engrenages de situations qu'un mathématicien peut l'être par la démonstration d'un théorème. Et curieusement la morale était une sorte de garant de l'exactitude du raisonnement. N'était-il pas moral, et même très moral, que ce fût la pudeur, la chasteté, le respect de soi qui inspirassent un amour durable, plutôt que le dévergondage et l'effronterie ? Entre la logique et la morale, Chapotot voyait des rapports subtils et déterminants. Il n'était pas le seul à les voir ; son public les voyait tout comme lui lorsqu'ils apparaissaient dans ses ouvrages, et il aimait ce monde réconfortant où rien n'arrivait de vraiment imprévu puisqu'on savait, dès le début, que le bien triompherait, quelles que fussent les traverses qu'il rencontrerait. C'est ainsi que Chapotot, qui n'avait rien fait pour cela, finit par avoir la réputation d'être un « écrivain progressiste », qui lui servit plus qu'on ne pourrait croire, et jusque dans son élection à l'Académie française où quelques audacieux jugèrent qu'un homme passant pour avoir de telles idées donnerait un air de jeunesse à la Compagnie. Sans parler de Zola, dont il ne se recommandait pas expressément mais dont on pouvait constater l'influence dans une certaine manière grasse, large, lourde, généreuse qu'il avait de conter, ainsi que son goût pour l'imparfait de l'indicatif qu'il employait de préférence au passé simple. La critique littéraire, qui est plus fine que les auteurs ne veulent bien le dire, s'aperçut dès

les premiers ouvrages de Chapotot, rien qu'à son ton, qu'il appartenait à la tribu privilégiée des écrivains de gauche. Cela était d'autant plus méritoire qu'il n'énonçait pas la moindre opinion politique, ni ne prenait parti sur ce qu'on appelle « les grands problèmes ». Mais les écrits de ce jeune homme rendaient un son qu'elle aimait, qu'elle n'entendait jamais sans en être émue ; elle retrouvait en lui une naïveté, pour ne pas dire une niaiserie, qui ne trompaient pas et qui prouvaient mieux que toute profession de foi que l'auteur était du côté des pauvres, des opprimés, des « accidentés de la vie », comme il disait lui-même dans une formule heureuse, qui fut souvent citée. Cela se remarqua dès son premier roman, intitulé *La Chambre de bonne*, histoire d'une servante martyrisée par ses patrons bourgeois, engrossée par le fils de la maison, travaillant comme une bête, sombrant dans le désespoir et finissant par se jeter par la fenêtre de son sixième sur le pavé de l'avenue Victor-Hugo. Cette anecdote, qui paraîtrait extravagante de nos jours où les domestiques sont devenus si rares et si exigeants que les patrons, loin de les persécuter, sont à plat ventre devant eux, leur accordent des congés infinis, leur donnent des gages exorbitants et font des bassesses pour les conserver, avait encore, vers 1955, lorsque le roman parut, une vague plausibilité. La société d'avant guerre n'avait pas complètement disparu ; on pouvait, à la rigueur, imaginer qu'il subsistait quelques négriers dans le seizième arrondissement ; du moins c'est ce que supposèrent divers journaux et hebdomadaires, enchantés qu'un

Extrait de la publication

courageux romancier « dénonçât » ces abus intolérables. *La Chambre de bonne* marque une date dans l'histoire de la littérature française, en ce que ce fut le premier livre à propos duquel un critique particulièrement inspiré appliqua les deux adjectifs qui firent tant fortune par la suite : « décapant » et « corrosif ». La presse de droite ne fut point aussi louangeuse, et parla de « récit plâtreux », de style à la guimauve, de grâces éléphantesques, de vision puérilement « manichéenne », ce qui désola le pauvre Chapotot dont les sentiments politiques, si tant est qu'il en eût, étaient plus proches de ceux de ses détracteurs que de ses thuriféraires. Pendant quelques années, il espéra qu'il se les concilierait, mais le pli était pris. Dès son second livre, sa figure était nettement dessinée, l'étiquette d'écrivain progressiste et humanitaire collée à tout jamais sur lui. Quoi qu'il fît désormais (ou alors il aurait fallu des reniements éblouissants, de catégoriques mises au point qui n'étaient pas dans son caractère), il ne pourrait pas retoucher l'image simpliste qu'on se faisait de lui. Il finit par en prendre son parti, ce qui était sage et même avantageux car, depuis 1945, la gauche exerçait une dictature intellectuelle très intolérante, et pour être loué dans les gazettes il fallait qu'elle vous reconnût pour un des siens. Le malheur des grands hommes vient de ce qu'ils veulent à tout prix être eux-mêmes, qu'ils souffrent quand on ne les comprend pas ou qu'on les comprend de travers, qu'ils se perdent pour imposer au monde leur vérité la plus intime. Chapotot n'appartenait pas à cette catégorie

de martyrs, parce qu'il ne voyait pas en lui de vérité telle qu'elle méritât qu'on se sacrifie pour elle, et parce que le monde, à force de lui répéter qu'il était autre chose que ce qu'il était, vint à bout de le convaincre. Avoir raison contre tous et n'en pas démordre exige un cœur d'acier ; il est beaucoup moins fatigant de capituler, d'avouer au monde que c'est lui qui a raison contre vous. On pourrait appeler cela « le syndrome de Galilée ». Toutefois la différence entre Galilée et Chapotot, c'est que le premier, en convenant de n'importe quoi pour que l'Inquisition le laissât tranquille, *n'en pensait pas moins*, tandis que Chapotot, dès la trentaine, n'eut plus d'arrière-pensées ; il avait si bien accepté le malentendu qu'il ne l'apercevait pas. La gauche l'avait annexé parce qu'il parlait son langage ; elle avait deviné, au son de sa voix, à la musique de ses écrits, qu'il était de ses enfants. Eh bien, va comme cela ! Non seulement cette annexion était profitable, mais encore elle était honorable. Ce n'était pas la première fois que Chapotot s'apercevait que quelque chose qui lui déplaisait ou le contrariait au premier abord se révélait bénéfique par la suite, comme si le monde savait mieux que lui-même où était son bien et le lui imposait au prix d'une petite violence. Après tout c'était très élégant d'être un homme de gauche, d'avoir des idées de gauche et même un style de gauche (puisqu'il paraît qu'il y en avait un), incommensurablement plus flatteur pour la personnalité que d'être de droite. Droite est synonyme d'avidité, d'égoïsme, de passéisme, d'exploitation de l'homme par l'homme, de

nationalisme, de guerre, de conservatisme stérile. La gauche, c'est la Révolution, l'Avenir, la Fraternité des Humbles, la Lutte contre toutes les Oppressions, le Bonheur. Rien que des mots commençant par des majuscules, et qui méritaient bien, si l'on y réfléchissait, cette distinction typographique. Chapotot ne se dit pas expressément que la Société lui montrait sa vraie voie, mais il sentit s'insinuer en lui un sentiment de ce genre. Tout homme a deux vérités, l'une intérieure, l'autre objective. Cette dernière a bien autant d'importance que ce que l'on s'imagine subjectivement qu'on est. À en croire Sartre et la philosophie existentielle, très en vogue vers 1950 et dont Chapotot avait pris connaissance parce qu'il est indispensable à un « homme de pensée » de se tenir au courant des « grands mouvements intellectuels » de notre temps, à en croire Sartre, donc, elle est même la seule importante ; les intentions, bonnes ou mauvaises, les aspirations, les ambitions, les désirs, tout ce qui clapote au fond de notre conscience n'a pas de valeur ; seul compte ce que nous faisons, ce que nous disons, ce que nous sommes à l'égard d'autrui, c'est là qu'est notre vrai portrait, irrémédiable, c'est sur cela que l'on nous juge, et le jugement est sans appel. Bref, l'existentialisme aida grandement Chapotot à « s'assumer ». Sa vérité n'était ni dans son cœur ni dans sa tête : elle était dans ce que les critiques littéraires pensaient de lui. Puisque divers individus, plutôt bienveillants dans l'ensemble, le voyaient sous un certain jour, avaient de lui une certaine image, c'est qu'il était tel, en dépit

Extrait de la publication

de ce qu'il pouvait penser de lui-même dans son for intérieur. En quoi l'on constate qu'il avait de l'humilité : il n'est pas si facile de renoncer à ses idées parce qu'elles sont en contradiction avec l'opinion ; moins facile encore, sans doute, de conclure qu'on se trompe sur soi, d'abandonner une certitude intime datant de l'enfance, du fait qu'elle contredit ce que le monde extérieur se représente. Chapotot accomplit cet exploit, et le plus admirable est qu'il ne lui coûta pas ; à peine s'en aperçut-il. Il se naturalisa homme de gauche, écrivain de gauche. Et, comme tous les naturalisés de fraîche date, il fit du zèle dans cette peau d'emprunt, il se dévoua plus à sa nouvelle patrie qu'il n'eût fait pour une terre natale. Lorsqu'il publia *La Planète Argent*, son cinquième roman, et qu'un de ses amis lui fit la remarque qu'il s'était montré trop violent dans la satire sociale, trop radical, donc court, dans la condamnation des capitalistes, qu'il laissait trop percer sa sympathie pour le socialisme, il répondit : « Je me dois à mon public ; il attend de moi un certain message, il serait désorienté si je ne le lui *délivrais* pas. » L'ami, qui avait l'esprit caustique, colporta cette réponse pendant une semaine ou deux, l'accompagnant de réflexions moqueuses sur l'imbécile qui pouvait tenir de pareils propos, et, à ce qu'il semblait, y croire. Effectivement, cela fit rire un certain nombre de beaux esprits, mais n'alla pas plus loin que quelques cercles littéraires ou mondains ; en tout cas, cela n'atteignit pas la presse, non plus que ce que l'on appelait alors « les intellectuels de gauche », lesquels, d'ailleurs,

n'auraient rien vu là de risible. *La Planète Argent* eut cinquante articles, sinon davantage, et de bons articles, c'est-à-dire occupant plusieurs colonnes dans les journaux, deux ou trois pages dans les *news magazines* et ornés de la photo de l'auteur ; la radio et la télévision donnèrent à fond. Thème général : Zola avait trouvé un successeur. Chapotot, qui n'énonçait pas que des bêtises, contrairement à ce que racontait son perfide ami, déclara non sans humour qu'il était semblable à cet homme politique de naguère – était-ce Herriot ? – qui se félicitait de ne pas avoir d'ennemis à gauche.

À quarante-cinq ans, lorsqu'il fit la connaissance de Jacky Lataste, il avait ce qu'on appelle une situation parisienne. Il appartenait à quelques jurys littéraires, avait adhéré à l'Association France-URSS, se faisait photographier dans des défilés protestataires, écrivait de temps à autre un article grave, réfléchi, mesuré mais pessimiste, qui passait dans la « Tribune libre » du *Monde*. Sa signature était suivie d'un astérisque renvoyant au bas de la dernière colonne où l'on pouvait lire : « Essayiste et romancier ». La maison d'édition qui publiait ses ouvrages l'invita à entrer dans son comité de lecture, ce qui était un grand honneur qu'elle lui faisait, et mieux encore qu'un honneur : elle lui donnait de la sorte du pouvoir sur la population écrivante. Pouvoir dont il n'abusa pas, plutôt par absence d'imagination que par probité, ce qui ne signifie pas qu'il manquât de probité. Au contraire, il lisait minutieusement les manuscrits qu'on lui confiait et les commentait en

détail. Ses collègues du comité avaient de la sympathie pour lui parce qu'il n'était jamais très sûr de son goût. Il ne s'entêtait pas dans son avis, se ralliait à la majorité ou, quand on le contredisait avec fermeté, cédait tout de suite. Il était au surplus un compagnon des plus agréable, disponible, d'humeur égale et plutôt enjouée ; ce n'est pas lui qui aurait eu de ces accès d'hypocondrie, de ces brutalités de langage et de geste, de ces explosions gênantes de fureur ou de joie, de ces mots meurtriers, qui rendent si fatigant, si incertain, le commerce des hommes de talent et qui, à la longue, hormis quelques disciples fanatiques, font le vide autour d'eux. Encore un trait de son aimable nature : il était serviable, à condition que cela ne le dérangeât pas outre mesure, ni que le service rendu demandât trop de persévérance. Entre l'indifférence ou l'hostilité de principe et la bienfaisance, c'est la bienfaisance qu'il choisissait. Il était du côté du bien. Tout cela lui composait une figure un peu fade mais attachante. Il était de ces gens « qui n'ont que des amis », ce qui n'est pas si désavantageux qu'on pourrait le penser à première vue. Dame, cela n'engendre pas de ces carrières fulgurantes ou malaisées, qui se déroulent comme une guerre éclair ou comme une guerre d'usure et dont le vainqueur sort en loques, malgré sa gloire ; en revanche, cela mène à d'heureuses vieillesses : on tourne au vieux sage, au patriarche des lettres, on a quelque chose de Goethe à Weimar, on donne des conseils inutiles et qui, à cause de cela, sont écoutés avec révérence. Parfois on reçoit le prix Nobel.

Le plus singulier, dans le cas de Chapotot, et qui montre à quel point le destin le favorisait, c'est qu'à quarante-cinq ans il eût été encore célibataire. Normalement, vu le caractère qu'il avait, la première jeune fille venue, avec le moindre manège, pouvait l'attraper dès sa vingtième année. Il était dans ce domaine l'homme le plus vulnérable qu'on pût trouver, non que l'amour lui fît perdre la tête (du reste il n'éprouvait jamais de passions telles qu'il en oubliât la faculté de raisonner), mais il ressentait une grande difficulté à dire non aux personnes qui semblaient attendre quelque chose de lui ; par une bizarrerie de son tempérament serviable, il lui répugnait de ne pas exaucer les désirs des gens lorsque cela était en son pouvoir et même s'il n'avait aucun motif de le faire ; à plus forte raison lorsqu'il s'agissait de jeunes femmes qui pouvaient à la rigueur prétendre qu'elles avaient des droits sur lui. Le croira-t-on ? Aucune de ces entreprises, durant un quart de siècle (et il y en eut un certain nombre), ne réussit. Le caractère de Chapotot était semblable à un insecte dont on pense, en l'observant, qu'il est si démuni, si peu armé, si exposé à une infinité de dangers qu'il ne durera guère, et qui parvient, grâce à de secrètes défenses, telles que la vélocité ou le mimétisme, à survivre très longtemps. Qu'est-ce qui, dans Remi Chapotot, faisait que, de chaque aventure qu'il avait, et dont certaines pouvaient être très dommageables pour sa liberté, il se tirait indemne ? Disons que c'était une légèreté intrinsèque, presque métaphysique, qui était sa nature même, comme il est dans la nature du liège

de flotter à la surface de l'eau et non de s'enfoncer. Chapotot flottait à la surface de la vie. Les êtres humains, qui semblent si insensibles et si aveugles, ne le sont pas pour ces choses-là, qu'ils ne perçoivent peut-être pas très clairement, mais qui les retiennent de se livrer tout à fait, de s'attacher durablement. Chapotot avait eu des liaisons, dont quelques-unes assez flatteuses, qui s'étaient ainsi défaites après six mois, un an ou davantage, sans tragédies ni soubresauts. Il en éprouvait chaque fois un vide intérieur, qui ne tardait pas à se combler, soit qu'une nouvelle maîtresse remplaçât la maîtresse sortante, soit qu'il eût un livre en train, qui absorbait son esprit suffisamment pour qu'il ne lui restât pas de forces pour souffrir.

Jacky Lataste fut la première femme que connut Chapotot à ne pas avoir l'intuition qu'il était fait de liège. Il lui parut beaucoup plus consistant, pesant plus lourd sur la terre, que la plupart des gens qu'elle connaissait. En lisant ses livres, elle avait le sentiment de redevenir fillette ou adolescente ; l'auteur était son papa ; il lui racontait la vie telle qu'elle était, il lui ouvrait les yeux sur le monde, qui est plein d'exploiteurs et de malheureux, d'ouvrières qui s'usent les yeux à coudre, de femmes battues par leurs ivrognes de maris, d'héroïques mineurs du Nord victimes du grisou, de frivoles mondaines qui papotent dans des salons de thé avant d'aller rejoindre leurs amants dans des auberges de la vallée de Chevreuse. Elle ne s'en lassait pas, comme les enfants, et aurait écouté vingt fois les mêmes abominations avec un pareil

ravissement. Le portrait de Chapotot qui ressortait de ses bouquins, de son style, de sa prose épaisse, de sa manière pathétique de conter, de la pitié dont on sentait qu'il était animé pour les humbles et les faibles était celui d'un brave homme ventru, avec une barbe rêche et des lunettes. Une réédition de Zola, en quelque sorte. Jacky, la première fois qu'elle vit une photo de lui, n'en crut pas ses yeux : il était aux antipodes de cette image. Mais c'était encore mieux comme cela, et lorsqu'elle se trouva en face de cet individu mince, grand, distingué, bien habillé, frotté de monde, comme on disait jadis, qui ne portait pas de lunettes, elle se laissa d'autant plus facilement aller à l'amour qu'elle s'y serait laissée aller avec le Zola *bis*, tant celui-ci parlait à son âme. Elle avait seize ans de moins que lui, mais qu'est-ce que seize ans de différence aujourd'hui ? Un homme de quarante-cinq ans a toute la séduction d'un jeune homme et quelque chose de plus, qui est sa connaissance de la vie, à plus forte raison si c'est un écrivain, habitué à sonder le cœur humain.

On peut comprendre que Chapotot n'ait pas reconnu en Jacky une de ses héroïnes. D'abord celles-ci ne prennent jamais l'initiative de la séduction : c'est l'homme qui les pourchasse, qui les désire, qui met tout en œuvre pour les capturer et qui ne triomphe d'elles qu'après trois cents pages bien comptées. Après quoi on s'aperçoit que le séducteur n'a été qu'une marionnette entre leurs jolies mains et qu'elles sont arrivées à leurs fins sans se donner la moindre peine, rien qu'en souriant au bon moment.

Seules les pauvres filles telles que l'infortunée boniche de son premier roman se jettent à la tête des bourgeois qui abusent d'elles et les abandonnent à leur triste sort. Cette conception des rapports entre les sexes est d'autant plus étrange qu'elle était en complète contradiction avec l'expérience de Chapotot, qui, dans sa vie amoureuse, n'avait jamais choisi une femme, mais avait invariablement été choisi, ce qui parfois n'était pas de tout repos pour la chasseresse, car, par un mélange de préjugés romanesques et d'humilité native, il lui fallait un peu de temps pour comprendre qu'il avait remporté une victoire. Ce qui le trompa en Jacky, c'est qu'il ne vit d'elle que les démarches : ses lettres, sa « montée » à Paris semblable à la montée au front d'un combattant, sa facilité le soir de leur première rencontre. Il ne remarqua pas ce qui était conforme aux créatures sorties de son imagination, c'est-à-dire tout le reste, à commencer par son visage qui était joli, mais non pas selon les canons de la beauté moderne : elle avait la douceur et la rondeur des minois de 1880 tels qu'on peut les contempler sur une infinité de tableaux exécutés par des peintres pompiers, un teint « de porcelaine », une « opulente chevelure » noire « savamment disposée », une taille de guêpe, des jambes « galbées » dans des bas noirs, etc. Ce qui le déconcerta ou plutôt qui l'aveugla le plus fut sa manière vive de parler, avec une pointe d'accent bordelais, ses sourires fréquents, ses gestes mutins. Son parfum où dominait la tubéreuse l'intimida. Elle avait une élégance provinciale dans la mise, qui se marquait par quelque chose d'un

peu trop net et en même temps d'un peu surchargé. Elle portait un petit chapeau, une sorte de toque ou de calotte retroussée sur la gauche, que nulle Parisienne n'eût osé se mettre sur la tête, quoique cela fût charmant dans un genre désuet et rappelât les petits chapeaux du Second Empire. Bref, Mlle Lataste était une jeune fille de province comme il y en a depuis le fond des temps, qui ont la double séduction des êtres venus d'un endroit lointain et d'une époque révolue, qui apportent avec eux des traditions, des coutumes, des manières de parler, des maximes ou des proverbes qui sont autant de nouveautés dépaysantes. Jusqu'à ce diminutif de Jacky pour Jacqueline, qui avait un air ancien, qui remontait à 1910 ou 1925, qui évoquait des parties de croquet ou de *lawn-tennis*, des demoiselles en robes blanches avec de longues nattes dans le dos, des *five o'clock*. Mlle Lataste n'était pas tout à fait contemporaine de Zola, plutôt de Régnier, de Toulet, mais c'était encore très bien. Après qu'elle eut pris le train pour retourner à Bordeaux, Chapotot, au contraire de Swann, qui considérait qu'Odette de Crécy n'était pas « son genre », pensa que Jacky était le sien. Il le pensa si énergiquement et si continûment qu'il s'arrangea pour aller la voir trois semaines plus tard. Il fallait cependant que ce voyage eût un prétexte. N'en trouvant pas, il en inventa un, qui était de se documenter pour le roman qu'il était en train d'écrire et qui se passait à Lyon. Il suffirait de remplacer Lyon par Bordeaux dans le manuscrit. L'inconvénient était qu'il avait choisi de placer une partie de

Extrait de la publication

dérisoires, de menues crasses, de rancunes vieilles de vingt ans ou davantage, de vies brisées par une indiscrétion, de jugements sur lesquels on ne revenait jamais. Chapotot en était enivré, sans soupçonner que Mlle Lataste, qui connaissait son œuvre sur le bout du doigt, lui servait la cuisine dont il était friand. Elle le faisait à peine par manège, d'ailleurs, ayant adopté en tout la manière de voir de son auteur favori, et s'étant reconstruit un Bordeaux idéal, c'est-à-dire l'ayant transformé en bourgade de 1880. Il y avait quelque chose de touchant dans les mines de conspirateur qu'elle prenait lorsque, à minuit, elle ramenait son amant chez elle. Elle exigeait qu'ils pénétrassent séparément dans l'immeuble, sans avoir l'air de se connaître. De même, quand ils allaient au restaurant, elle ne lui permettait pas de lui prendre la main ou de la regarder avec une tendresse trop appuyée, comme si la ville de Bordeaux tout entière avait les yeux fixés sur une personne aussi insignifiante qu'elle et était prête à la rejeter parce qu'elle avait un sentiment pour un beau monsieur de la Capitale. Chapotot était dupe de ce numéro, qui lui démontrait que la réalité était bien telle qu'il la décrivait dans ses livres, satisfaction qu'il n'avait pas souvent. Il vécut cinq jours dont on peut bien dire qu'ils furent délicieux et qui lui firent oublier ses chers canuts. Pour l'ensorceler à fond, Jacky l'emmena dîner dans un des hôtels superbes du quai des Chartrons, où il put observer au naturel les gros nantis à cigare de Guyenne et de Gascogne qui lui parurent fort semblables à ceux chez qui il fréquentait

Extrait de la publication

à Paris, sinon qu'ils étaient encore plus anglomanes, ayant gardé comme un souvenir nostalgique du temps lointain où ils étaient sujets du roi Édouard III et où leur superpréfet était le Prince Noir. Ils avaient pour prénoms James, William, George (sans « s » et prononcé Djôge), Herbert (dit Herbie). Les dames s'appelaient Édith, Laura, Margaret (dite Meg), Gloria. Ils entremêlaient leur conversation de locutions anglaises et disaient « *Bye* » pour au revoir. Comment Jacky avait-elle été invitée là ? Elle ne le lui dit point. Les nantis, qui avaient lu les romans de Chapotot sur la plage du Pyla, se déclarèrent ravis de nourrir cet homme célèbre. Il y avait une jeune femme, prénommée Sheila, qui tutoyait Jacky et qui la félicita d'avoir une relation aussi culturelle. C'était la fille de la maison. Si Chapotot n'avait pas eu une « vision du monde » bien solide, cette soirée aurait pu la faire vaciller ; en effet, on le fêta beaucoup, avec une opulence et un snobisme ingénu qui lui plurent. On l'avait assis à la place d'honneur, ce qui l'étonna, mais dont il prit son parti, on écouta avec respect ses opinions sur la politique du moment quoiqu'elles fussent assez courtes et d'une couleur qui ne devait pas être du goût de tous les convives, encore que les bourgeois aiment assez qu'on fasse la révolution en mangeant du chapon aux truffes, on l'interrogea sur la création littéraire, à propos de quoi il énonça diverses niaiseries qui captivèrent la compagnie ; enfin personne n'eut l'air de penser qu'il pouvait avoir des relations autres qu'amicales avec

y parviendrait, c'était sûr, et après qu'elle y serait parvenue, elle jugerait que c'était une bien pauvre chose que d'être invitée à dîner aux Chartrons. Qu'une vie doit être morne, quand on n'a plus de revanche à prendre ! Elle était bien tranquille de ce côté-là : devînt-elle reine de France, présidente des États-Unis, fût-elle Indira Gandhi en personne, il lui resterait encore au fond du cœur de ces traces d'amertume qui vous donnent la force de remuer l'univers. « À notre mariage, à ta gloire, chéri ! » dit-elle d'une voix grave et veloutée, en levant sa tasse de café comme une coupe de champagne. Mme Petitdidier battit des mains, Éric fit un sourire poli et Chapotot eut le regard désespéré d'un misérable sur qui tombe définitivement le bonheur.

Extrait de la publication

Portraits de femmes

Jean Dutourd
de l'Académie française

Fervent admirateur de Zola, Remi Chapotot est un romancier médiocre qui jouit malgré tout d'une notoriété certaine. Jacky Lataste, provinciale rêvant de gloire et de lauriers, le repère comme un parti très prometteur ; elle décide de prendre en main sa carrière et obtient finalement son élection à l'Académie française.

Fort de sa réussite sociale, Chapotot se révèle bien malgré lui l'objet de toutes les convoitises féminines : de Mme Petitdider, sa secrétaire qui lui voue une adoration sans bornes, à Jacky, la provinciale qui rêve de devenir sa maîtresse, en passant par Mme de la Bigne, vieille aristocrate tenant salon comme au XIXe siècle, il déchaîne les passions.

Dressant avec humour et subtilité un portrait de l'écrivain dans son milieu, Jean Dutourd brosse un tableau réjouissant du petit monde des lettres et de la critique qui sévit dans la deuxième moitié du XXe siècle. Jouant sur les codes du roman proustien ou flaubertien, il égratigne l'arrivisme de la bonne société parisienne, et nous donne à lire l'un de ses plus délicieux romans.

Flammarion

Extrait de la publication